

Toponymie des côtes insulaires. Les îles du Frioul à Marseille
(Pomègues et Ratonneau)

Jean-Claude Bouvier

Citer ce document / Cite this document :

Bouvier Jean-Claude. Toponymie des côtes insulaires. Les îles du Frioul à Marseille (Pomègues et Ratonneau). In: Nouvelle revue d'onomastique, n°56, 2014. pp. 5-26;

doi : <https://doi.org/10.3406/onoma.2014.1799>

https://www.persee.fr/doc/onoma_0755-7752_2014_num_56_1_1799

Fichier pdf généré le 18/06/2018

Jean-Claude Bouvier
Université de Provence

Toponymie des côtes insulaires Les îles du Frioul à Marseille (Pomègues et Ratonneau)

Les îles du Frioul constituent un archipel à l'intérieur de la baie de Marseille, à quelque 4 km de la cité phocéenne dont elles sont actuellement un quartier, faisant partie du 7^e arrondissement. Ces îles sont au nombre de quatre : If, à l'est, la plus proche du continent et la plus célèbre aussi par son « château » et par Alexandre Dumas, Tiboulén qui est à l'ouest, Pomègues et Ratonneau, entre ces deux îlots.

Je laisserai de côté dans cette étude les deux premières qui sont très petites et peu riches en toponymie, en dehors de leur nom, pour me consacrer à Pomègues et Ratonneau, liées l'une à l'autre aujourd'hui par une digue, qui représentent à elles seules 188 des 210 hectares de l'archipel et qui ont une longue histoire commune. Elles font partie du paysage marseillais et accompagnent le promeneur qui les perçoit bien lorsqu'il emprunte la route de la corniche, mais les détaille encore mieux, bien qu'il en soit un peu plus éloigné, quand il les regarde du haut de Notre Dame de la Garde, comme le montre la photo.



Ces deux îles ont fait l'objet de recherches pluridisciplinaires ces dernières années :
- d'abord de la part de François-Noël Richard qui dans le cadre et avec le soutien de l'Association Frioul - Un nouveau regard, a étudié avec beaucoup de soin l'histoire

militaire, sanitaire, architecturale... de ces deux îles et a en particulier été très sensible aux appellations toponymiques (RICHARD, 2001, 2003) ;

- ensuite de la part de l'équipe qui a présenté la géologie, la flore, la faune, la géographie, l'histoire, la toponymie de ces îles dans un ouvrage édité par l'association Les Alpes de Lumière, *Les Îles de Marseille – Découverte du Frioul*, en 2008, et qui pour réaliser ce travail était constituée de représentants d'Alpes de Lumière, du Conservatoire-Etudes des Ecosystèmes de Provence/Alpes du Sud, gestionnaire à Marseille de l'espace naturel du Parc maritime des îles du Frioul, et bien sûr de F.N. RICHARD (*Les îles de Marseille...*, 2008).

Les informations générales données ici proviennent pour l'essentiel de ces deux sources. En ce qui concerne la toponymie, j'en avais présenté quelques aspects dans la publication d'Alpes de Lumière (p. 14 à 21). Il s'agit aujourd'hui de tenir compte de tout le corpus recueilli et de tenter une synthèse qui en fasse ressortir la spécificité et l'originalité. Il est évident que cette nouvelle recherche doit beaucoup à l'aide amicale que m'a apportée François-Noël RICHARD : c'est lui qui a inventorié l'ensemble des toponymes de ces deux îles et dressé les cartes que l'on trouvera ici, en s'appuyant sur les travaux de cartographie antérieurs, notamment les cartes du XVII^e et du XVIII^e siècle, la carte établie par l'ingénieur Hyacinthe Garella en 1825, et les cartes et plans du Service Hydrographique de la Marine (SHM) ; c'est lui qui m'a fait bénéficier de sa grande connaissance du Frioul et qui m'a fait découvrir les particularités de ces rivages en me faisant faire le tour de ces deux îles en bateau.

Quelques précisions sur la géographie, l'histoire et le peuplement des îles du Frioul

Séparées du continent depuis 8000 ans seulement, ces îles sont des récifs calcaires au relief très tourmenté : les côtes sont pour l'essentiel constituées de falaises souvent abruptes, à l'intérieur desquelles apparaissent des ouvertures, des *calanques* contenant parfois des plages sablonneuses permettant l'abordage de bateaux.

En raison de leur position stratégique, en avant du port de Marseille, elles ont connu plusieurs vagues d'implantation humaine. Les archéologues y ont trouvé des traces d'occupation grecque et romaine. En 49 av. J.C., César mouille ses vaisseaux dans l'anse Galiane de l'île Ratonneau (voir plus loin) et engage de là un premier combat naval contre Massalia. Par la suite les pirates, les Sarrasins, les flottes espagnoles ou anglaises..., les troupes allemandes pendant la guerre de 1939-45 ont souvent utilisé les commodités que leur offraient ces îles pour attaquer ou contrôler Marseille. Et c'est la première vocation de ces îles dans l'histoire : la vocation militaire. Les fortifications y sont nombreuses et encore visibles pour la plupart : le château d'If, construit par François 1^{er}, le fort de Pomègues, commencé en 1597 par les Toscans et terminé par Henri IV, le fort de Ratonneau, construit entre 1598 et 1610, la batterie de Croix initiée à la demande de Vauban en 1702, sur le cap de Croix, face au Vieux Port, désarmée puis reconstruite en 1862, la tour de surveillance de Poméguet construite en 1859-60, d'autres batteries encore au XIX^e siècle, particulièrement celle du plateau de Cavaux, investi par l'occupant

Toponymie des côtes insulaires

allemand en 1943 qui y construisit quatre blockhaus pour abriter les canons et bien sûr pour attaquer Marseille plutôt que pour la défendre...

La deuxième des vocations essentielles des îles du Frioul a été d'ordre sanitaire. Dès 1627, on utilise le port « naturel » de Pomègues pour y établir une quarantaine. A partir de 1820, pour endiguer la marche de la fièvre jaune, qui vient d'apparaître, on construit un nouveau port, le port Dieudonné, abrité par une digue reliant les deux îles, la digue Berry, œuvre de l'ingénieur Garella réalisée en 1824, et un hôpital de quarantaine sur le plateau de Croix, l'hôpital Caroline, inauguré le 3 juillet 1828. Cet hôpital, qui quelques années plus tard sera réquisitionné par les militaires pour y traiter les épidémies dont étaient victimes les soldats, est complété en 1850 par un lazaret, réservé aux épidémies exotiques, qui résulte du transfert au Frioul du lazaret d'Arenc de Marseille. Après la guerre de 14-18, ces installations n'ont plus guère d'utilité : elles sont remises à la Marine nationale dans les années 1930.

La mise en relation de la géographie et de l'histoire permet de comprendre que ces îles du Frioul n'ont jamais été bien peuplées. Si on excepte les militaires et les personnels et usagers des installations sanitaires, à une époque assez récente, la population permanente a été réduite à peu de choses au cours des âges : quelques ermites sans doute, quelques bergers gardant des troupeaux de chèvres, des guetteurs ... Cela ne va pas très loin. Plus nombreux ont été les occupants de passage : tout particulièrement les pêcheurs venus du continent, qui ont joué un rôle essentiel dans la constitution de la toponymie insulaire.

A l'époque contemporaine, un nouveau peuplement, encore très limité, est apparu. Les îles ont été rachetées par la Ville de Marseille en 1970, le port est devenu un port de plaisance, accueillant un nombre croissant de touristes, et un nouveau quartier « urbain » y a été construit dans lequel résident à l'année une centaine d'habitants.

Les noms donnés aux îles

Frioul

Le nom de Frioul donné à l'ensemble de l'archipel est un bel exemple de métonymie toponymique. Venant du provençal *frièu* « passe, canal entre deux eaux » (*TDF*), du latin *fretum*, il désigne au départ le passage entre les deux grandes îles, Pomègues et Ratonneau, qui servait de voie d'accès aux bateaux, mais se trouve maintenant condamné, depuis que la digue dite Berry a été construite. La graphie usuelle de ce toponyme, correspondant à une prononciation [frijɔ] ou [frijɔw] était *Friou* sur les cartes jusqu'en 1921. Cette appellation de Frioul a été donnée également plus à l'est à un bras de mer séparant les îles de Saint-Honorat et Sainte-Marguerite, dans l'archipel des Iles de Lérins, au large de Cannes, mais dans ce cas la graphie *Frioul* est nettement plus ancienne : on la trouve déjà en 1640 (VOULAND, 2010, p. 186).

If

Bien que l'île du Château d'If ne fasse pas partie de la présente étude, on ne peut passer sous silence l'origine de ce nom. Appelée *isclo d'I*, *Castèu d'I* en provençal, l'île d'If ne doit pas évidemment son nom à l'arbre appelé *if* en français, dont la présence serait bien improbable sur ce rocher méditerranéen et dont surtout l'équivalent lexical en provençal est bien différent : *tueis*. Mais on ne peut pas non plus expliquer ce nom d'If par référence au grec latinisé en Hypaea, qui, selon Pline l'Ancien (*Naturalis Historia*, III, 5, 79), est celui de l'une des trois Stoechades, dont les Marseillais sont voisins :

...tres Stoechades a vicinis Massiliensibus dictae propter ordinem quo sitae sunt, nomina singulis Prote, Mese, Quae et Pomponiana uocatur, tertia Hypaea... (« trois Stoechades dénommées par les Marseillais, qui en sont voisins, dans l'ordre de leur situation : Proté, Mésé, appelée aussi Pomponiana et la troisième Hypaea... »).

En effet les historiens et les archéologues sont à peu près tous d'accord aujourd'hui pour dire qu'« au sens strict le terme de Stoechades paraît bien désigner les seules îles d'Hyères¹ », c'est-à-dire Porquerolles, Port-Cros et le Levant. Et puis, même si à première vue il ne serait pas impossible phonétiquement de faire venir If d'Hypaea (la consonne *p* interprétée, par hypercorrection, comme un *ph* grec et donc un *f* latin, comme dans le cas de l'italien *golfo*, devenu *golfe* en français, et du français gouffre, issus l'un et l'autre du grec *kolpos* latinisé en *colpus*), les formes anciennes du nom d'If ne comportent pas de *f*. la première attestation connue se trouve dans un portulan génois de 1250 environ : « La prima isola de ver Marsella se clama Izeta ». Au XVI^e siècle, en 1530, un an après le début de la construction de la forteresse, une lettre est envoyée à « monssen lo cappitani de It » (pour maîtriser les rentrées fiscales). Vers 1564, le chorographe provençal Jules Raimon de Soliers appelle notre île Turris Idea « château d'If ». A la fin du siècle, en 1591, la carte de Provence de Pierre Jehan Bompar mentionne le Château d'Id (RIGAUD, 2003, p. 48-49).

Cela étant dit, nous ne sommes pas très avancés pour trouver l'étymologie d'If. La confrontation des sources anciennes laisse entrevoir tout de même une base **id-* élargie en *-ita*, dans le premier document, d'où la forme Iseta, conforme au traitement phonétique sud-occitan du *-d-* intervocalique, élargie en *-ea* dans le texte de J.R. de Sollers, et employée seule, sous la forme Id ou It dans les deux autres textes. On n'ose pas voir dans l'exemple du portulan génois un diminutif du grec Ida : ce rocher d'If n'a pas grand-chose à voir avec l'imposant mont Ida de Crète, même en étant appelé le petit Ida ! Mais on peut tout de même se demander si notre château d'If n'appartient pas à la même matrice grecque étymologique

¹ ARNAUD, 2003, p. 30. Voir aussi PASQUALINI, 2013, p. 58 ; BATS, 1985,... On a souvent considéré dans le passé, en se fondant sur la notion de voisinage exprimée par STRABON que ces trois noms se rapportaient aux îles du Frioul : voir par exemple BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, 1732, art. Hypaea « île de la mer de Marseille, c'est celle des trois qui est le plus proche de cette ville ». Les difficultés d'interprétation des textes anciens venaient en particulier de ce que, comme le rappelait Fernand BENOIT le nom des îles Stoechades (Massilienses insulae chez TACITE), qui primitivement désignait les seules îles d'Hyères, aurait été étendu ensuite à l'archipel du Frioul, mais aussi à celui de Marseille-Veyre et enfin aux îles de Lérins (BENOIT, 1965, p. 101).

Toponymie des côtes insulaires

Ratonneau

Cette île est appelée Galiana (voir plus loin à propos de l'anse Galiane) dans des documents du XIV^e siècle : par exemple dans une criée de Marseille en provençal de 1331-32 « que neguna persona privada ni stranha non vaga cassar a las islas de nostro sehnor le rey, so es assaber en Galiana ni en Pomegue » (RIGAUD, 2003, p. 49). Mais elle est aussi appelée île de Saint Etienne, dès le XIII^e siècle en raison d'un prieuré existant dans cette île sous le vocable de saint Etienne, Ratonellus désignant alors le port de cette île : « portu Ratonelli qui est in insula nostra Sancti Stephani » (Statuts municipaux de Marseille). Puis le nom de Ratonellus, Ratonneau s'étendra à l'ensemble de l'île (RIGAUD, 2003, p. 50).

On s'accorde généralement à penser que Ratonneau, c'est tout simplement l'île des rats ou plutôt des petits rats, les ratons (*ratoun* en provençal). L'hypothèse est d'autant plus plausible que le rat noir est une espèce qui existe depuis longtemps et se développe même aujourd'hui sur certaines îles de Marseille, comme par exemple sur l'île de Riou, dans l'archipel du même nom, face au massif des calanques. Mais il existe aussi un autre Ratonneau en Provence continentale, où la présence spécifique de rats n'a jamais été signalée : Notre Dame de Ratonneau à Sérignan dans le Vaucluse. Aussi peut-on se demander si le mot ne serait pas d'origine plus ancienne. Peut-être faut-il penser à la base celtique *rate*, *ratis* « muraille, rempart, fort » (DELAMARRE, 2001, p. 214), qui est surtout attestée comme deuxième terme de toponymes (Carbanto-rate = Carpentras), mais apparaît aussi de façon autonome : Ratae en Grande-Bretagne, Île de Ré... Le sémantisme de cette base conviendrait bien pour la position naturellement fortifiée de l'île de Ratonneau et un peu aussi pour le Ratonneau vauclusien qui est sur une hauteur rocheuse. Mais évidemment, pour expliquer le maintien de *-t-*, il faudrait supposer un croisement ancien avec la racine *ratt-* qui a donné *rattu*, le rat.

Pomègues

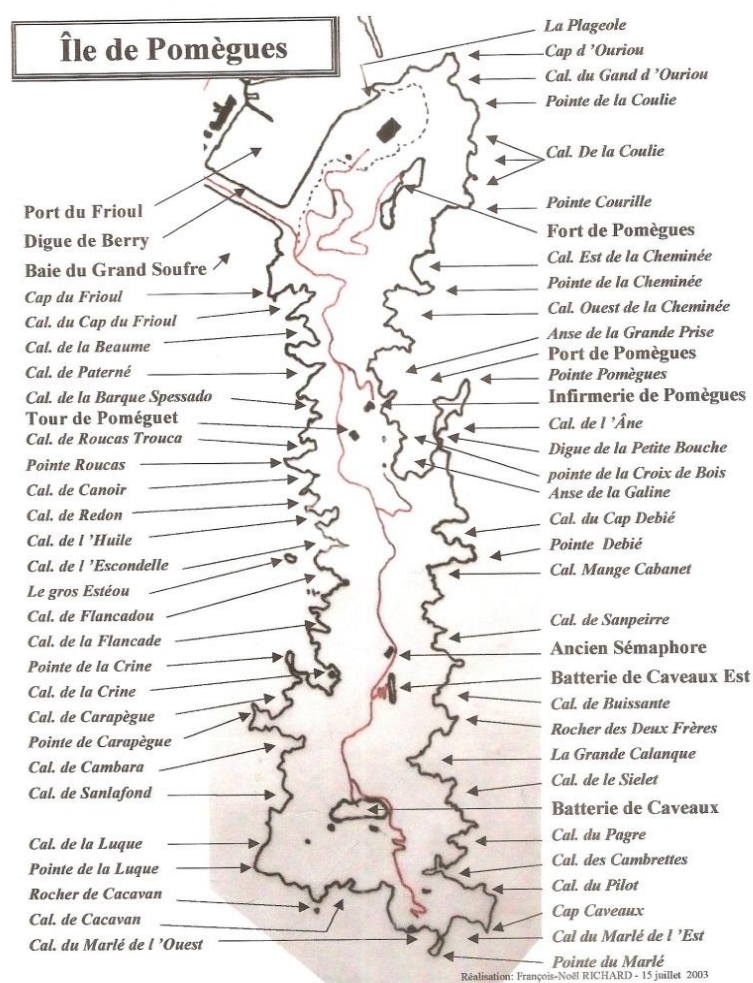
Ce nom de Pomègues désignait d'abord l'ensemble des îles du Frioul : ces îles sont appelées Las Pomegas « les Pomègues » dans un portulan pisan du XII^e siècle, le *Liber de existencia rivierarum et forma maris nostri mediterranei*. Il en est de même en 1501 dans un document qui fait état du prieuré de saint Etienne (voir ci-dessus). Il s'agit toujours de « las Pomeguas de Massella » (RIGAUD, 2003, p. 49). Mais dès le XIII^e siècle l'usage commence à réserver ce nom à ce que nous appelons aujourd'hui l'île de Pomègues : *insula de Pomegue* vers 1200, *Pomège* en 1311 (ROSTAING, 1950, p. 235, note 3).

Ce nom de Pomègues proviendrait, selon Charles ROSTAING, d'une racine « pré-indoeuropéenne » *P-N*, ayant donné des bases lexicales en **Pon-*, **Pan-*, **Pin-*, mais aussi **Pom-* : *Pometia* était une ancienne ville du Latium. Notre Pomègues s'expliquerait donc par l'adjonction de suffixe latin *-īca* à cette base (ROSTAING, 1950 p. 235, note 3). Mais il est bien possible que, comme l'a suggéré plus récemment P.H. BILLY, cette base très productive soit d'origine celtique (BILLY, 1993, **pen*).

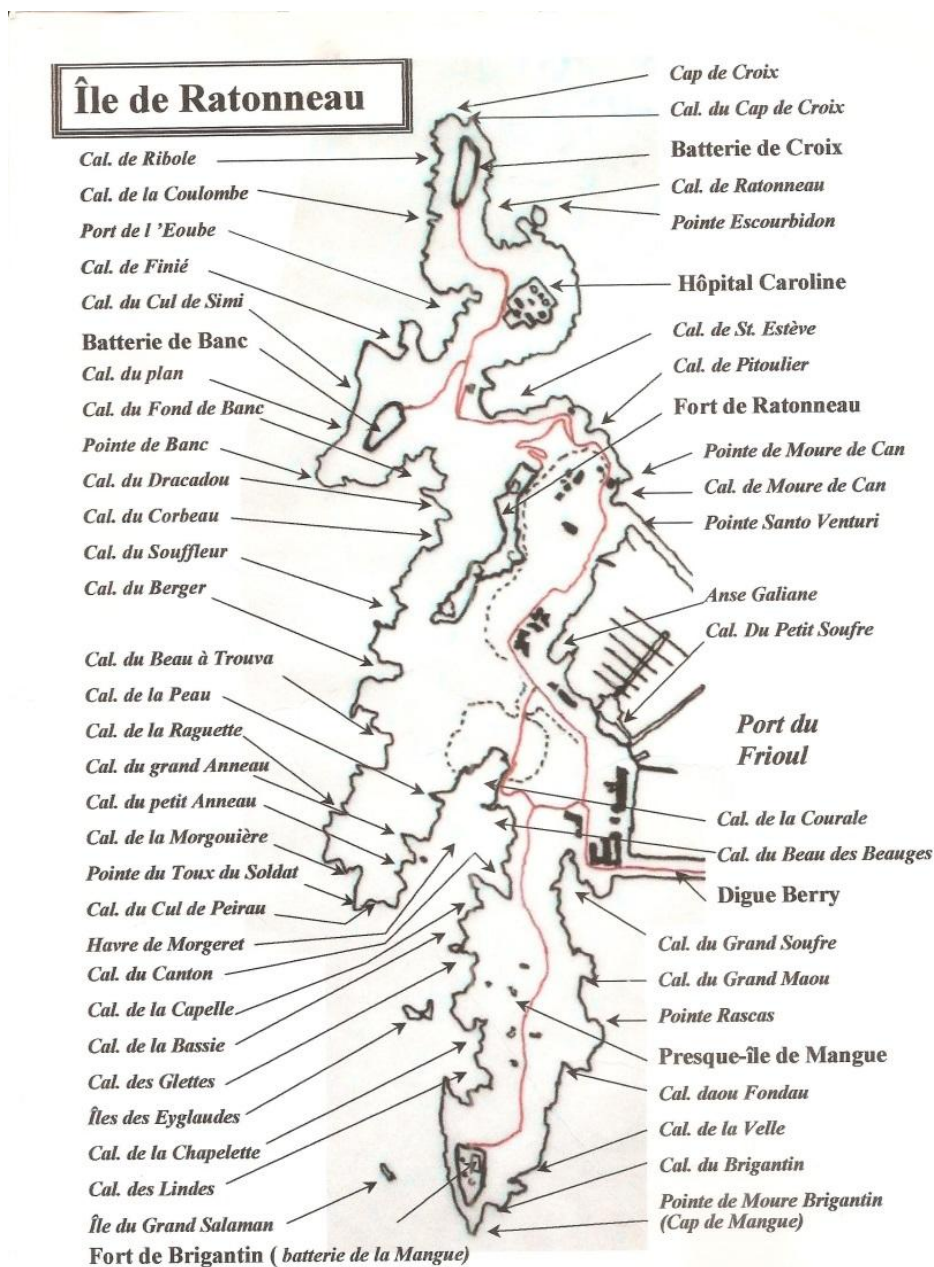
Tiboulen

Un mot simplement sur le nom de l'îlot de Tiboulen. Ch. Rostaing le faisait venir d'une base préindoeuropéenne **teb-* signifiant « rocher » (ROSTAING, 1950, p. 87). Mais le maintien du -b- fait difficulté et on peut se demander si ce nom ne serait pas à rattacher à une autre base, dite également « préindoeuropéenne », **tap(p)-*, **tĭp(p)-*, **tĭp(p)-* désignant une hauteur que beaucoup de toponymistes ont étudiée et dont A. Nouvel avait analysé des avatars dans des langues très diverses et en particulier dans la toponymie du sud du Massif central : Tiberet dans l'Hérault. (NOUVEL, 1975 p. 415-423).

Les toponymes des îles de Pomègues et de Ratonneau



Toponymie des côtes insulaires



Réalisation: François-Noël RICHARD - 15 juillet 2003 -

Une toponymie des rivages plus que de l'intérieur

Ce qui du point de vue toponymique caractérise le plus ces îles méditerranéennes proches du continent, fréquentées principalement par des pêcheurs, des militaires, des personnels sanitaires, c'est certainement le grand déséquilibre entre les rivages et l'intérieur, comme cela apparaît sur les cartes. Cela est vrai pour le Frioul, mais aussi de la même façon pour les îles de Lérins (VOULAND, 193) ou d'Hyères. Les seuls éléments intérieurs qui soient nommés sur nos deux îles, ce sont :

- l'Hôpital Caroline, du nom de l'épouse du duc de Berry, fils de Charles X (voir plus loin), à Ratonneau ; l'Infirmerie de Pomègues ;
- les forts : Fort de Ratonneau, Fort de Brigantin (voir plus loin) (Ratonneau) ; Fort de Pomègues, Tour de Pomèguet, à Pomègues ;
- les batteries : Batterie de Croix, Batterie de Banc (Ratonneau) ; Batterie de Cavaux (voir plus loin) et de Cavaux Est (Pomègues)

Manifestement le paysage insulaire de l'intérieur n'a pas suscité de dénomination, dans la mesure où pendant longtemps il n'a fait l'objet d'aucune forme d'exploitation et même d'aucune fréquentation habituelle, en dehors des espaces dédiés à la défense ou à la protection sanitaire et des routes reliant au XIX^e s. les forts et les ports. Les chemins actuels sont des chemins balisés, créés à une époque récente pour permettre aux résidents et touristes de visiter les îles et de respecter l'environnement végétal.

Quelques noms de rochers

Lorsque par bateau on se dirige vers ces deux îles, ce que l'on voit d'abord ce sont des rochers saillants qui dominent le paysage, ou, près des rivages, des pointes, c'est-à-dire des avancées rocheuses dans la mer, plus ou moins élevées et souvent non « pointues », ou encore des récifs, des écueils dont il faut se méfier particulièrement. On a ainsi :

à Pomègues

/ la pointe Pomègues qui domine le port de Pomègues, ou la pointe Lucas au-dessus de la calanque de Lucas, le rocher de Cacavan dominant la calanque du même nom (voir plus loin)... ;

/ la pointe Roucas caractérisée évidemment par un gros rocher (*roucas* en occitan) ;

/ la pointe de la Coulie (ci-dessous) qui évoque une « coulée », un éboulis de pierres visible aujourd'hui encore : Coulie viendrait ainsi d'un hypothétique **coulié*, équivalent de *coulado* « éboulis, avalanche » (TDF, ALP I, c. 126, marge...), avec substitution du suffixe *-ido*, qui devient *-ié* en provençal maritime, au suffixe général *-ado*.



Toponymie des côtes insulaires



/ le rocher des Deux Frères (ci-contre), c'est-à-dire un ensemble de deux rochers semblables et contigus. Ce type de dénomination est tout à fait courant en toponymie : par exemple Les Deux Frères au large de La-Seyne-sur-mer, Les Deux Sœurs en montagne dans le massif du Vercors.

à Ratonneau

/ la pointe Rascas, qui doit son nom à l'adjectif provençal *rascas* « rude, raboteux », qualificatif peu original qui pourrait être donné à beaucoup de rochers du Frioul ;

/ la pointe Santo Venturi, qui s'avance dans la mer et ferme ainsi l'espace maritime du port du Frioul, est appelée en 1764 pointe Saint-Etienne, du nom qui était alors celui de l'île Ratonneau dans son ensemble. C'est Garella qui semble avoir introduit ce nom de Santo Venturi, par référence à la sainte Venture du martyrologe romain qui, devenue santo Venturi en provençal, a fini par désigner la montagne Sainte-Victoire.

/ la pointe Escourbidon (ci-dessous), qui est un petit îlot rocheux, un récif quasiment collé au rivage. Ce nom, qui apparaît pour la première fois sur une carte de 1899 (Service Hydrographique de la Marine = SHM), semble appartenir à la famille de l'occitan *curbir*, *cobrir* « couvrir » (latin *cooperire*). Les formes *escrobit*, *escorbir* existent en ancien occitan (*escrobir* « déblayer un terrain » à Arles en 1299) (*FEW II*, 2, 1143), ce qui laisse à penser que le SHM aurait récupéré une forme locale d'origine ancienne utilisée pour désigner un rocher assez bas pouvant être « recouvert » par la mer.



/ la pointe du Toux du Soldat (ci-contre). Ce nom étrange introduit par Garella en 1825, a été ensuite souvent contracté en pointe du Soldat, par exemple en 1898 sur une carte du SHM ou sur les plans de l'Office de Tourisme de Marseille dans les années 1990. Ce nom de Toux provient probablement de la racine « préindoeuropéenne » **tob-* analysée par ROSTAING après MEYER-LÜBKE, que l'on retrouve dans l'aragonais *toba* « trous dans le rocher » ou encore dans le catalan *tou d'abelles* « ruche » (ROSTAING, 1950, p. 260). Le « trou dans le rocher » est bien visible sur la photo. Quant au soldat..., son apparition ici n'est pas très surprenante, étant donné la vocation militaire de ces lieux. Mais pourquoi le « toux du soldat » ? Faut-il y voir une remotivation à partir d'un équivalent occitan de l'ancien français *top*, *toup* « touffe de cheveux », touffe pouvant agrémenter, du moins dans l'imaginaire, le képi d'un soldat, à la façon du prestigieux casoar ??



Ports et calanques

Mais ce sont évidemment les parties de rivages pouvant servir d'abri pour les bateaux qui ont retenu le plus l'attention et qui constituent la plus grande partie des dénominations toponymiques de ces deux îles, ce qui ne veut pas dire que tous les sites inventoriés ci-après aient été aisément accessibles !

Les ports

Les ports proprement dits sont au nombre de quatre seulement et deux d'entre eux ont des désignations toponymiques génériques :

- le port du Frioul, qui est le port moderne bordé et protégé par la digue du Frioul et la pointe Santo Venturi ; il est situé à Ratonneau, face à l'île de Pomègues. Ces deux noms – port du Frioul et digue du Frioul – ont succédé à partir de 1848 aux noms d'origine, port Dieudonné et digue Berry, qui avaient été donnés en hommage au duc de Berry, fils et héritier de Charles X, assassiné en 1820, et à son fils posthume, Henri Dieudonné d'Artois.
- le port de Pomègues, protégé par la pointe Pomègues ; il est situé à Pomègues, dans l'anse de la Grande Prise.

Le troisième est le port de l'Eoube (ci-dessous), à Ratonneau, qui est dans une petite anse, bien protégée, à proximité de l'hôpital Caroline. Ce nom est donné pour la première fois par Garella en 1825. Auparavant le lieu est appelé Le Bè, en 1764, Lebe en 1736, Le Bec, en 1705, Le banc en 1695, Lebes sur une carte florentine de 1590 (RICHARD, 2001). Cette dernière forme implique-t-elle une origine lointaine, par exemple la base dite préromane **lap(p)-*, **lep(p)-* « pierre », variante de **lap(p)* (NOUVEL, 1975, p. 320-322) ? Toujours est-il que la configuration de cette petite anse rend plausible une réinterprétation : le rocher du fond de l'anse a un peu la forme d'un bec. En provençal

Toponymie des côtes insulaires

cela donnerait Lou Bè. Et on peut alors se demander si notre Léoube actuel ne serait pas le résultat d'une cacographie, d'une contamination d'abord graphique entre Le Bè et Lou Bè, aboutissant à ce « monstre » linguistique Léoube.



Il faut enfin ajouter à cette liste le havre de Morgeret (R) dont le nom doit remonter à la même racine préromane **mor-* « hauteur » que celui de la calanque de Morgiou (entre Marseille et Cassis) ou de l'aiguille de Morges dans les Hautes-Alpes (DAUZAT, DESLANDES, ROSTAING, 1982, art. Morges).

Les calanques

Sur 121 toponymes que nous fournissent les deux cartes des p. 8-9, 72 sont des noms de calanques ou anses (deux anses seulement), dont 36 sur 64 (56 %) pour Pomègues et 37 sur 57 (64, 9 %) pour Ratonneau.

Le relief

Comme on peut s'y attendre, le relief rocheux de ces îles est à l'origine du plus grand nombre des dénominations des calanques. Et dans plusieurs cas le même toponyme désigne à la fois la calanque proprement dite et son environnement rocheux. Ainsi en est-il pour le toponyme La Coulie qui vaut pour la pointe, comme on l'a déjà vu, et la calanque. Il en est de même pour la calanque de Moure de Can et la Pointe de Moure de Can (R), pour la calanque Debié et la pointe Debié (P) ...

La dénomination toponymique décrivant un aspect du relief peut être directe, non-métaphorique. Elle est alors réalisée par des moyens morphologiques : La Grande Calanque (P), par exemple, ou par l'adjonction de mots de la langue exprimant une caractéristique : calanque de Redon (P), c'est-à-dire signalée par un rocher rond (*redoun* en provençal) ; calanque de La Beaume (P, ci-dessous), qui contient effectivement un renforcement rocheux ayant la forme d'une « grotte » peu profonde, *baumo* en provençal.



Parfois c'est le terme désignant la pierre, le rocher, qui est simplement employé accompagné de déterminants lexicaux appropriés à la situation décrite :

- le *roucas*, dans la calanque du Roucas Trouca (P, ci-dessous à gauche) « rocher troué », en-dessous de la pointe du Roucas ;
- le *baus*, écrit *beau*, sous l'influence du français dans la calanque du Beau à Trouva (R, ci-dessous à droite), où l'on croit retrouver le *trouca* du provençal, en raison de l'apparence de ce rocher, mais sous la forme francisée *troua* devenue ensuite *trouva* par confusion avec le verbe *trouver*, d'où cette bizarre réinterprétation d'un rocher qui serait à trouver....



Il faut signaler aussi la calanque du Beau des Beauges (R), où le rocher indiqué par le toponyme est un écueil situé sous l'eau et d'autant plus dangereux pour la navigation qu'il n'y a pas plus de 3 m. de fond dans cette calanque. Le déterminant Beauges est peut-être, comme le massif des Bauges en Savoie, un avatar du gaulois latinisé en *bulga* « bourse de cuir », puis « sac, poche, partie concave ou bombée d'un objet » (DELAMARRE, 2001 ; FEW I, 605-606).

Mais le plus souvent la forme, l'aspect de la calanque et son environnement rocheux sont exprimés par des désignations métaphoriques qui renvoient à différents domaines de l'expérience humaine. Ainsi un trou dans un rocher, qui est une réalité assez

Toponymie des côtes insulaires

banale, comme on vient de le voir, peut donner naissance à une image simple, fondée sur l'observation, dans l'appellation calanque du Souffleur (R). Un effet de soufflerie est produit par cette ouverture dans le rocher : le vent s'y engouffre, ainsi que l'eau parfois. Plusieurs catégories peuvent être relevées :

/ les animaux

- le chien, pour la calanque et la pointe de Moure de Can (R, ci-dessous) qui peuvent effectivement faire penser à un museau de chien. On remarquera la forme ancienne du nom du chien, *can*, qui en Provence a été remplacée par *chin* depuis longtemps déjà : « Lou chin de soun houstau », chez Bellaud de la Bellaudière, dans *Obros e Rimos*, dans les années 1570.



- le corbeau, pour une calanque dite du Corbeau (R, ci-dessous), qui doit probablement son nom (français) aux taches noires déposées par le lichen sur le rocher.



Mais on aurait tort de déceler une référence à la paisible colombe dans le nom de la calanque de la Coulombe (R) : c'est le latin *columna* « colonne » qui est à l'origine de ce toponyme (*FEW* II, 2, 933). Comme dans le cas du Beau des Beauges, la présence d'un rocher de forme à peu près circulaire, bien visible, sous l'eau, au milieu de cette calanque justifie assez bien cette étymologie.

- l'âne, dans la calanque de l'Âne (P, ci-dessous). En provençal le mot ase « âne » peut désigner divers objets, comme le banc sur lequel étaient présentés les pains du

boulangier, ou encore un tas de gerbes pointu... (TLF) : pourquoi pas donc un rocher ayant une forme de ce type ?



On conçoit que l'élevage n'ait pas dans ces îles provoqué de création toponymique. Il y a malgré tout une calanque du Berger (R), qui a dû être appelée ainsi parce que, au fond de cette calanque, se dresse un rocher pointu qui peut faire penser à un berger debout appuyé sur son bâton.

/ les éléments de la vie quotidienne

Deux petits bassins fermés à l'intérieur d'une calanque peuvent faire penser à de petites chambres (*cambreto* en provençal), d'où le nom de calanque des Cambrettes (P, ci-dessous).



La calanque de Cacavan (P, ci-dessus) est peut-être la calanque du chaudron : *cacavan* viendrait du latin *caccabus* emprunté au grec *kakkabos* « chaudron », qu'on retrouve dans l'ancien provençal *cacabos* « marmite » (FEW, II, 1, 21). Mais rien ne semble rappeler la marmite ou le chaudron dans la configuration de cette calanque très abrupte.

Le *peirau* (lat. *petra* + *-ale*) que l'on retrouve dans le nom de la calanque du Cul de Peirau (R, ci-contre), est en provençal une « grosse pierre qui sert de fondement aux bâtisses en bois » (TDF). Mais là encore, malgré la présence du mot *cul*, qui confirme l'idée de fondement, l'aspect du rocher qui signale cette calanque n'est pas très significatif : il fait plutôt penser au museau d'animal qu'on a vu ci-dessus.



Toponymie des côtes insulaires

Certains de ces objets qui servent de support à la création métaphorique appartiennent au domaine technique, par exemple :

- pour la calanque de la Morgouière (R, ci-dessous), le crapaudin, qui en mécanique désigne différentes sortes de support et en particulier la « boîte de métal qui reçoit le pied d'un arbre vertical » (TLF), dont l'équivalent provençal est *margouiero*. On voit au fond de la calanque deux rochers qui semblent glisser l'un sur l'autre : l'un à la base servant en quelque sorte de support ;



- pour la calanque de Le Sielet (P), qui apparaît comme un monstre linguistique, avec cette séquence *de le*, mais dont le déterminant doit s'expliquer par un diminutif du provençal *eissieu* « essieu » : **l'eisselet* ou **l'eissielet* devenant *le sielet*, par mécoupure. La calanque est dominée par un grand rocher dominant, mais pourquoi le comparer à un essieu ?

/ la religion

Ce champ est représenté par deux toponymes se rapportant à la « chapelle »

- l'un est francisé : calanque de La Chapelette (R, ci-dessous à droite), la « petite chapelle » : à l'entrée de la calanque, sur la gauche, on découvre un rocher creusé en arrondi qui peut évoquer une petite chapelle voutée.
- l'autre a gardé son consonantisme provençal : calanque de la Capelle (R, ci-dessous à gauche), mais la forme du rocher est la même.



/ les fortifications

A bien des égards ces deux îles ont pu apparaître comme des sites naturellement fortifiés. En tout cas l'image de la fortification semble présente dans deux appellations :

- les deux calanques du Marlé (ouest et est) et la pointe du Marlé à l'extrême sud de l'île de Pomègues. Le *marlé*, dérivé du latin *merulus* « merle » (*FEW*, VI, 2, 38-40), est en provençal méditerranéen ce que le français appelle le merlon, la « partie d'un parapet se plaçant entre deux créneaux » (*TLF*). La pointe du Marlé qu'on voit sur la photo, sépare les deux calanques : elle est constituée d'un gros bloc rattaché au rivage par une mince barre rocheuse affleurante, ce qui a entraîné l'image du créneau.



- la calanque de la Flancade (ci-dessous à gauche) et celle de Flancadou (P, ci-dessous à droite), qui sont contiguës. L'une et l'autre sont surmontées d'une muraille rocheuse assez abrupte, qu'on dirait surmontée d'une tour pour la première, ce qui suffit pour expliquer qu'un dérivé du verbe provençal *flanca* « flanquer, fortifier » ait été utilisé pour les désigner. Il est assez significatif que le site de la Batterie de Cavaux Est, utilisé et fortifié par les Allemands en 1943, se trouve juste au-dessus de ces calanques, à proximité de l'Ancien Sémaphore que l'on voit sur les photos.



/ la marine et la navigation

Il n'est pas douteux que le nom de Brigantin a été choisi pour désigner la pointe dite de Moure Brigantin (R, ci-dessous), la calanque qu'elle protège, et le fort qui est au-dessus, parce que le rocher bas et allongé qui constitue cette pointe peut évoquer la proue d'un navire à voiles tel que le brigantin. La voile, on aurait envie de la trouver dans le nom de la calanque de la Velle (provençal *velo* « voile »). Mais on ne voit pas bien ce qui pourrait justifier cette image.



Toponymie des côtes insulaires

La calanque de la Raguette (R, ci-dessous) est caractérisée par une fente étroite, longue et profonde, qui sépare deux rochers. Pour expliquer ce nom on peut penser à un dérivé du verbe provençal *raga*, équivalent du français *raguer*, qui est un terme de marine signifiant « user par frottement (un câble, un cordage) » (*TLF*). On peut considérer que les deux côtés de la fente, étant très proches l'un de l'autre, ont été perçus comme frottant l'un contre l'autre.



Situation dans l'espace

Les calanques ou les autres traits du relief sont souvent nommés par référence à un élément du paysage qui se trouve à proximité. Ainsi la calanque du Plan (R, ci-dessous) est-elle située en dessous d'un grand plateau (*plan* en provençal), le cap de Croix (R), figure de proue de l'île de Ratonneau face à Marseille, élément constitutif de la calanque de Croix et situé au pied de la batterie de Croix, qui existait déjà au XVII^e siècle, témoigne-t-il d'une croix disparue aujourd'hui (cap de Croux en 1726). La calanque du Canton (R), calanque du « coin » (*cantoun* en provençal) est effectivement dans un coin du large et profond havre de Morgeret et elle est d'autant plus à l'écart que son étroitesse peut empêcher de l'apercevoir. Une calanque située ainsi est une calanque quasiment cachée ou pouvant servir de cachette. De là le nom de l'Escondelle « la cachette », dérivé francisé du provençal *escoundre*, donné à une calanque de Pomègue.



Mais c'est aussi la situation de la calanque dans la structure géographique de l'île qui peut être à l'origine de la dénomination. Ainsi pour la calanque de la Courale (R) est-on en droit de supposer que l'on a ici le féminin *couralo* du substantif *courau*, dérivé de *cor* « cœur (*FEW* II, 2, 1171) qui en occitan désigne en général le cœur d'un fruit ou d'un

chêne (*TDF*), Cela conviendrait bien pour une calanque très profonde, qui s'enfonce en quelque sorte au cœur de l'île de Ratonneau, comme le montre bien la carte.

Le toponyme cap Cavaux (P) est une tautologie, car Cavaux doit certainement être interprété comme une contraction de *cap aval* (*avau* en provençal), le cap situé vers l'aval ; c'est-à-dire le sud de l'île.

Enfin la qualité des eaux qui donnent accès aux calanques peut jouer un rôle dans la dénomination toponymique. Ainsi la calanque daou Foundau (R) (avec une graphie traditionnelle anté-mistralienne pour la forme amalgamée de l'article) est probablement la calanque qui a du fond, ce qui correspond tout à fait à la réalité : en ancien occitan *fondal* signifie « profond » et le mot *fonde* désigne un bas-fond (*FEW* III, 872). De même la calanque des Lindes paraît bien nommée : elle est bien protégée et offre de bonnes conditions de mouillage. Ses eaux tendent à rester limpides, ce qui dit précisément l'adjectif provençal *linde* « limpide, clair, transparent » (*TDF*). Et c'est la même impression de calme et de sécurité que nous donne le nom de la calanque de l'Huile (P) : là encore la calanque est à l'abri des vents et des vagues : la mer peut y être d'huile.

Végétaux et animaux

La richesse de la flore et de la faune présentes sur ces deux îles trouve un écho dans la toponymie, pas seulement pour la description métaphorique du relief, comme on l'a vu, mais aussi pour évoquer des sites contenant certaines espèces végétales ou animales.

Ainsi la calanque de Pitoulier (R, ci-dessous à droite) est-elle celle de l'olivier sauvage, appelé *petoulié* en provençal, qui pousse effectivement aujourd'hui encore sur les pentes de cette calanque. Pour expliquer la calanque et la pointe de la Crine (P, ci-dessous à gauche), on peut penser bien sûr au provençal *crino* « chevelure » (latin *crinis*, *FEW*, II, 2, 1339-1342) qui rendrait compte du tapis végétal présent dans une partie au moins de cette calanque. Mais on peut aussi se demander si ce nom ne viendrait pas du grec *krinon* qui désigne le lys, étant donné la présence importante du lys des sables sur cette île de Pomègues. Et dans ce cas, étant donné qu'on ne trouve trace de cette appellation ni en français ni en occitan, ce serait peut-être un apport direct des Grecs au vocabulaire de l'occitan de Provence à ajouter à la liste établie par W. von Wartburg.



Toponymie des côtes insulaires



Pour les animaux, il y a d'abord ce nom de la calanque des Glettes (R), qui devrait être interprété à partir du provençal *eigleto* « petit aigle » : *L'Eigleto devenant les Glettes dans le passage au français, d'une façon très classique. L'aspect plutôt abrupt de cette calanque peut faire penser que c'était ou c'est encore un lieu d'accueil pour les aigles.

Les poissons pêchés le long des côtes des îles du Frioul sont nombreux et divers. La toponymie semble n'en retenir que deux :

- la galine, qui est le nom de la poule en occitan, mais aussi de plusieurs poissons comme le milan de mer, la torpille, la lyre ou encore le poisson volant (*TLF*). L'anse de la Galine (P) doit probablement son nom à la présence insistante de l'une ou l'autre de ces espèces dans ses eaux.
- le pagre, qui a le même nom en provençal et en français et qui lui aussi devait être présent dans les eaux de la calanque du Pagre (P).

Histoire et pratiques

Même si le peuplement de ces deux îles n'a jamais été, dans l'histoire, très important, les toponymes reflètent un certain nombre de pratiques et d'événements qui leur sont attachés.

On a vu que l'île de Ratonneau avait été placée sous le patronage de saint Etienne. La calanque de Saint-Estève (R), qui porte le nom occitan du saint et qui est située à proximité de l'hôpital Caroline, témoigne aujourd'hui de la persistance de ce patronage : ce nom apparaît déjà sur une carte florentine de 1590. La calanque de Sanpeirre (P) porte le nom de saint Pierre, Peire en occitan, et cette référence au patron des pêcheurs est évidemment moins étonnante que dans le cas précédent.

C'est surtout la vie des pêcheurs que les toponymes de cette catégorie nous permettent d'entrevoir. Il est possible que les noms des deux calanques dites du Grand Anneau et du Petit Anneau (R) rappellent des anneaux d'amarrage pour les bateaux de pêche ou d'autre origine qui venaient mouiller en ces lieux, malgré l'aspect escarpé et peu accueillant du rocher.

Pour la calanque du Pilot (P, ci-contre), on a le choix entre trois solutions, car le substantif provençal *pilot* signifie « pilote », « pilotis » (petite pile) ou « poisson de mer qui accompagne les



navires » (*TDF*). La photo ci-dessus fait plutôt pencher en faveur de la deuxième hypothèse : on voit en avant un petit rocher plat qui pouvait servir de support pour un amarrage du bateau ou même un abordage.

La calanque du Dracadou (R) offre aussi des difficultés d'étymologie. Il paraît exclu de voir dans ce nom un dérivé du drac, cet être fantastique qui hantait les eaux, mais plutôt celles des fleuves et rivières que celles de la mer. Malgré la présence de l'occlusive sourde -c-, pouvant résulter d'une mauvaise audition de Garella qui a introduit ce nom, il semble bien qu'il s'agisse du *dragadou*, le filet utilisé pour draguer (*draga* en provençal), c'est-à-dire pour pêcher à la traîne (*FEW*, II, 2, 152).

La calanque de la Barque Spessado (P) est évidemment la calanque de la barque brisée (*spessado*, *espessado* en provençal). Mais de quel accident, de quel naufrage ce toponyme est-il l'écho ? On ne le saura probablement jamais, car il y a dû en avoir beaucoup près de ces côtes pleines de danger.

On peut en dire autant pour la calanque du Grand Maou (R), celle du « grand mal ». Mais s'agit-il de l'épilepsie, puisque en occitan *grand mau* est l'un des noms donnés à cette maladie (haut mal en français), mais plutôt dans d'autres régions que la Provence ? Ou d'un malheur survenu en ce lieu, un accident, un naufrage encore ?

Deux toponymes semblent relever du besoin de communiquer.... :

- la calanque et la pointe de la Luque, à l'extrémité sud-ouest de Pomègues, dont le nom renvoie probablement au verbe provençal *aluca* « allumer, éclairer, regarder » (venant du latin *lux*). Il s'agirait alors du souvenir d'un signal lumineux s'adressant aux bateaux ;
- la calanque de la Peau, dont le nom devrait être lu comme l'Appeau, représentant le provençal *apèu* (*appeau* en français), signifiant « appel, signal ».

Les noms de personnes

Cette catégorie est très peu représentée et cela n'a rien de très étonnant pour des îles qui ont toujours été peu peuplées. Les hommes on les a aperçus dans quelques désignations imagées : le soldat, le berger. Il y a aussi les noms de trois saint : saint Estève, santo Venturi, et aussi saint Pierre, patron des pêcheurs, dans la dénomination de la calanque de Sanpeirre (P). Peut-être peut-on interpréter le nom de la calanque Mange Cabanet, comme un sobriquet de groupe. Ce nom semble en tout cas bien s'inscrire dans la grande série des sobriquets collectifs composés avec la forme provençale *manjo* « mange », pour se moquer des habitants d'une commune : Manjo-caulet « mange choux », Manjo-biòu « mange-bœuf », Manjo-car « mange-viande » (*TDF*)... Mais le *cabanet* est une petite cabane.... et on ne voit pas bien en quoi elle peut-être comestible, même dans un langage métaphorique exagéré.

Il y a tout de même un personnage historique dont on a cru trouver le souvenir, l'empereur romain Gallien (qui régna de 253 à 268), dans le nom de l'anse Galiane et l'ancien nom, Galiana, de l'île de Ratonneau. Selon Frédéric Mistral (*TDF*, article Galian, « dans l'île de Pomègues, près Marseille, on voyait encore en 1371 les restes d'un édifice antique que l'on appelait aussi lou palais de Galian ». On sait qu'il subsiste actuellement à Bordeaux un amphithéâtre du II^e siècle ap. J.C, qui est appelé Palais Gallien.

Toponymie des côtes insulaires

Manifestement ces ruines antiques de Bordeaux n'ont rien à voir avec l'empereur Gallien. Il est vraisemblable qu'il s'agit d'une confusion avec le nom de Galiana, épouse de Charlemagne qui aurait été la fille du roi sarrasin Galafre. Selon la légende colportée par les pèlerins se rendant à Compostelle, Charlemagne aurait bâti un palais pour Galiana à Bordeaux (RIGAUD, 2003, p. 50).

Pour ce qui est de l'île de Ratonneau, il faut remarquer que cette appellation de Palais de Gallien est connue depuis le XIV^e siècle au moins. Le pape d'Avignon Grégoire XI s'est arrêté dans cette île avec une flotte de galères. Selon l'*Itinerarium Gregori XI* (1376-77), le pape y fit un somme devant le Palais Gallien : « In insula somnum capit ante Palatium Galianae ». On remarquera le féminin Galianae qui orienterait plutôt vers Galiana que Galianus. Comme l'indique justement Ph. Rigaud, c'est peut-être « la similitude de forme elliptique entre l'amphithéâtre et l'un des ports des îles » qui serait à l'origine de cette dénomination (RIGAUD, 2003, 50), à moins qu'une construction antique ait effectivement existé sur l'île... En tout cas, comme le remarque encore Ph. RIGAUD, le prénom de Galiana était à la mode à Marseille, selon un texte de 1248 (RIGAUD, 2003, 50, note 1).

Comme on le voit, les îles du Frioul n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Le légendaire n'est pas absent, là non plus, de la création toponymique. Et bien des incertitudes demeurent sur l'origine et le sens d'un certain nombre de noms inventoriés par les cartographes et en particulier par l'ingénieur Garella. L'observation directe sur les lieux et plus précisément autour de ces lieux a permis de présenter des hypothèses que l'on espère crédibles. Mais il reste du travail à faire. En tout cas on peut dès maintenant considérer que l'étude toponymique révèle des aspects essentiels de la vie de ces deux îles : une présence humaine qui, pour être limitée et souvent temporaire, n'a pas été négligeable et surtout une sorte d'appropriation par le langage toponymique des côtes et de leurs abris éventuels dont on mesure l'importance dans l'histoire de ces îles.

Références bibliographiques

- ALP = BOUVIER, Jean-Claude et MARTEL, Claude, 1975, *Atlas linguistique et ethnographique de la Provence, I*, Paris, CNRS.
- ARNAUD, Pascal, 2003, « Les îles du littoral d'après les auteurs anciens. Géographie, structures descriptives, traditions littéraires », dans *Des îles côte à côte. Histoire du peuplement des îles de l'Antiquité au Moyen Âge*, Bulletin archéologique de Provence, supplément 1 (Actes de la Table ronde de Bordighera, 12-13 décembre 1997), p. 13-38.
- BATS, Michel, 1985, « Les îles d'Hyères chez les auteurs antiques », dans *Travaux du Parc national de Port-Cros*, 11, p. 83-87.
- BENOIT, Fernand, 1965, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, nouvelle série n° 43, Gap, Ophrys.
- BILLY, Pierre-Henri, 1993, *Thesaurus linguae gallicae*, G. Olms Verlag AG.

- BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, Antoine, Augustin, 1732, *Le grand dictionnaire géographique et critique*, La Haye, C. Van Lom & P. de Hondt.
- Carte archéologique de la Gaule, Marseille et ses alentours* - 13/3, 2005, par Marie-Pierre Rothé et Henri Trézimy, Paris.
- Dauzat, Albert, Deslandes, Gaston, Rostaing, Charles, 1982, *Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes en France*, Paris, Klincksieck
- DELAMARRE, Xavier, 2001, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, Errance.
- FEW = WARTBURG, Walther (von), *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn, Leipzig, Berlin, Bale, depuis 1928.
- Histoire de Marseille*, sous la direction d'Edouard BARATIER, 1973, Toulouse, Privat.
- Les îles d'Hyères, Fragments d'histoire*, sous la direction de Jean-Pierre BRUN, 1997, Actes Sud, Parc national de Port-Cros.
- Les îles de Marseille, Découverte du Frioul*, 2008, Les Alpes de Lumière, Forcalquier.
- NOUVEL, Alain, 1975, *Les noms de la roche et de la montagne dans les termes occitans et les noms de lieux du sud du Massif central*, Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille III.
- PASQUALINI, Michel, 2013, « Les îles d'Hyères et les îles du littoral provençal. Recherches sur le peuplement de la Protohistoire au Moyen Âge », SCi Rep. Port-Cros nati Park, 27, p. 53-65, www.portcrosnational.fr
- RICHARD, François-Noël, 2003, *Etude historique des noms de lieux sur les îles du Frioul*, Association Frioul, un nouveau regard, manuscrit.
- RICHARD, François-Noël, 2001, *Routes et chemins sur l'île de Pomègues*, Association Frioul, un nouveau regard.
- RIGAUD, Philippe, 2003, « Les îles de la Provence (Liber insularum Provinciae. Essai sur la toponymie insulaire (XII^e – XVI^e siècle) », dans *Des îles côte à côte. Histoire du peuplement des îles de l'Antiquité au Moyen Âge*, Bulletin archéologique de Provence, supplément 1 (Actes de la Table ronde de Bordighera, 12-13 décembre 1997), p.46-66.
- RIXTE, Jean-Claude, 2007, *Dictionnaire des dialectes dauphinois anciens et modernes par l'abbé Louis Moutier*, IEO-Drôme et ELLUG.
- ROSTAING, Charles, 1950, *Essai sur la toponymie de la Provence*, d'Artrey, Paris.
- TDF = MISTRAL, Frédéric, 1879-1886, *Lou Tresor dóu Felibrige*, Aix-en-Provence - Remondet-Aubin, Avignon-Roumanille, Paris-Champion.
- TLF = *Trésor de la Langue Française informatisé*, Atilf – CNRS.
- VOULAND, Pierre, 2010, *Etude de toponymie régionale. Origine, signification et histoire des noms de lieux de Cannes et du bassin cannois*, Archives ville de Cannes.
- WARTBURG, Walther (von), 1956, “Die grieschische Kolonisation in Südgallien und ihre sprachlichen Zeugen im Westromanischen”, dans W. von WARTBURG, *Von Sprache und Mensch*, Francke Verlag, Bern, p. 61-26.

Photos de François-Noël Richard et J.-C. Bouvier